

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'Armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE. — Le jugement de Salomon renouvelé dans l'éducation de la jeunesse — L'instruction religieuse à la jeunesse doit être continue — La religion dans les écoles en Prusse — N'empêchez pas les vocations — Offrandes pour l'église du Sacré-Cœur — De la patagonie — Le jour de l'Assomption et le 66^{ème} anniversaire de la naissance de Dom Bosco — Soeur Marie Mazzarello — Histoire de l'Oratoire de s. François de Sales — Démonstrations d'amour sur le sépulcre de Pie IX — La fête de Saint Basile et l'Archevêque de Messine à Randazzo — La bienvenue à l'Archevêque pour sa première visite au Collège de Randazzo — L'Archevêque à Dom Bosco — Une singulière aumône du P. Bridaine — Malheureux enfant — Bonnes pensées — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LE JUGEMENT DE SALOMON

renouvelé dans l'éducation de la jeunesse.

Depuis peu de temps le jeune roi Salomon était monté sur le trône de David son père, lorsqu'un jour, dans le but de découvrir la vérité, il eut occasion de prononcer une sentence étrange. Une femme, dont la désolation était immense, se présenta à lui, accusant une de ses voisines de lui avoir soustrait son enfant pendant qu'il dormait à ses côtés, et d'avoir mis à la place le sien qu'elle avait étouffé pendant son sommeil. En conséquence, elle lui demandait et le pria de lui rendre justice et de lui faire restituer son enfant. L'autre, à son tour, criait au mensonge, à la calomnie, et faisait grand bruit. Toutes deux, à première vue, semblaient avoir raison, cependant il devait y en avoir une de coupable. Que fit alors le jeune prince pour tirer la chose au clair? — Puisque les

preuves me paraissent égales, dit-il, qu'on apporte ici une épée; qu'on partage en deux cet enfant, et qu'on en donne la moitié à chacune de ces deux femmes. — A ces paroles, la vraie mère sent son cœur se déchirer, et se jetant aux pieds du roi elle s'écrie en pleurant: Non, prince, non, par pitié, n'en faites rien: plutôt que de le partager ainsi, donnez-le tout entier à cette femme; j'aime mieux le voir vivant entre les mains d'une autre, que mort entre les miennes. — La rivale, au contraire, répétait sans cesse: oui, oui, partagez-le et qu'il ne soit ni de l'une ni de l'autre. — La voix de la nature s'était fait entendre; la vérité s'était fait jour. Salomon jette alors un regard courroucé sur la fausse mère, — que cet enfant, dit-il, soit rendu à cette femme, car elle en est vraiment la mère (1).

Aujourd'hui, deux autres mères se disputent les enfants, la vraie et la fausse mère, l'Eglise et la franc-maçonnerie. Celle-ci malheureusement est parvenue, en plusieurs endroits, soit par ses menées occultes, soit par ses violences à arracher la jeunesse des bras de l'Eglise; elle est parvenue à éloigner des écoles cette mère affectueuse, de manière qu'elle ne puisse ni instruire ses enfants, ni les élever, ni les faire croître pour Dieu. Si encore l'hypocrite mère remplissait près d'eux l'office de la vraie mère; si au moins elle leur donnait une éducation complète et propre à les rendre

(1) III Rois. 3.

heureux; mais non. Cette marâtre dénaturée partage en deux les enfants; elle cultive en partie leur esprit, et néglige leur cœur; elle s'efforce d'en faire des savants, mais nullement de les rendre vertueux; elle leur enseigne à se procurer les biens fugitifs de la vie présente, sans leur montrer les moyens d'arriver à la possession des vrais biens de la vie future. C'est ainsi qu'elle partage par le milieu ces innocentes créatures, et les tue, sinon dans leur corps, du moins dans leur âme inmanquablement.

Notre Saint-Père le Pape, Léon XIII, dans l'admirable lettre, qu'il écrivait, le 26 juillet 1878, à l'Eminentissime Cardinal Vicaire touchant l'éducation des enfants, désapprouve hautement cette division; il la désapprouve comme contraire à la nature et à la destination de l'homme; il la désapprouve encore comme nuisible à la société civile. — « On ne peut sous aucun prétexte, dit-il, renouveler sur l'enfant le jugement de Salomon, et le partager, en séparant cruellement et sans aucun fondement de raison, son intelligence de sa volonté; alors qu'on s'applique à cultiver la première, on doit de toute nécessité s'occuper de la seconde, en s'efforçant de donner à l'enfant des habitudes vertueuses propres à atteindre sa fin dernière. Quiconque, ajoute le Pape, quiconque, dans l'éducation, néglige la volonté pour ne donner ses soins qu'à la culture de l'esprit, arrive à faire de l'instruction une arme dangereuse entre les mains d'hommes sauvages. »

Paroles pleines de sagesse, que nous pourrions encore corroborer, si c'était nécessaire, en montrant comme les plus grands scélérats, qui ont vécu et qui vivent encore aujourd'hui, ont été et sont pour la plupart des personnes instruites sans religion; mais pour ne pas nous étendre trop longuement, rappelons quelques faits seulement des plus récents, capables de faire frémir tout homme honnête et bien pensant. Pas plus tard que le mois de juillet dernier, dans la ville de Macerata, un jeune élève du Lycée, parce qu'il avait échoué dans son examen, s'empoisonne. A Salerne une jeune fille, qui n'avait pas été plus heureuse dans les examens de l'école normale, se tue. A Messine, une autre jeune fille, craignant de ne pas réussir dans les mêmes épreuves, se donne la mort. Combien d'autres faits semblables ne pourrions-nous pas encore enregistrer? Mais nous nous en tiendrons là pour ne pas contrister davantage nos lecteurs. Or, quelle est la cause d'une telle

perversion, d'un excès aussi monstrueux dans la jeunesse studieuse? Le *Bersagliere*, journal peu suspect de cléricisme, attribue ces effets à la rigueur des examinateurs, à certaines formalités et exigences absurdes, au peu d'affection, bien plus à l'aversion qui existe entre les maîtres et les élèves, puis il ajoute: — « Les écoliers appartenant aux Instituts privés, comme aussi les élèves des Séminaires, des prêtres et des religieuses, ne se tuent pas. — »

Mais pour être vrais, nous devons dire que la cause qui produit ces effets déplorables dans notre jeunesse, ne sont pas certainement les examens ni les examinateurs; mais bien le système d'instruction en vogue aujourd'hui; c'est l'enseignement athée que l'on donne aux élèves; la véritable cause de ces crimes qui jettent l'épouvante dans les âmes honnêtes, c'est de parler aux élèves, pendant les neuf ou dix mois de l'année, de tout et de tous, mais jamais de Dieu, ni de Jésus-Christ, ni d'une vie éternelle heureuse ou malheureuse, ni des moyens pour obtenir l'une et éviter l'autre, et ainsi du reste. Oui, c'est-là la cause de nos maux, l'ennemi de la jeunesse studieuse à notre époque: *L'instruction sans religion*. Si dans certaines maisons d'éducation, on n'a pas à déplorer des désordres de ce genre ou d'autres non moins lamentables, c'est parce que, dans ces mêmes maisons, l'enseignement et les pratiques de la religion vont d'accord avec l'enseignement scientifique et littéraire. *Etude et piété*, telles sont les paroles écrites en gros caractères sur leur bannière. Ouvrons donc les portes des Collèges et des Ecoles, à Dieu et à l'Eglise, et bientôt nous aurons une jeunesse non seulement studieuse, mais sage et bien réglée, autrement un triste avenir est réservé à nos familles et à la société civile toute entière.

Tout récemment, un impie soulevait l'indignation générale, lorsque, s'adressant à une foule réunie pour l'entendre, il accusait les Prêtres catholiques d'aller prendre les enfants dans les bras de leurs mères, pour les instruire dans la religion et les conduire à Jésus-Christ; ensuite, avec des paroles inspirées par Satan, il excitait son auditoire à arracher à son tour, ces mêmes enfants du sein de leurs mères, pour les remettre entre les mains d'instituteurs et d'institutrices professant l'athéisme, en les plaçant dans des écoles sans religion et sans Dieu. Ce n'est plus un mystère aujourd'hui; la tâche des sociétés secrètes,

qui dominant le monde, est d'extirper de l'esprit et du cœur des enfants et des jeunes gens, jusqu'à l'idée d'un Etre suprême, et par ce moyen, de former une génération qui tiendra plus de la bête que de l'homme. C'est le règne de l'enfer établi sur la terre.

Coopérateurs et Coopératrices, soyons en garde. Faisons tout ce qui est en notre pouvoir, afin de prémunir nos fils et nos filles, nos frères et nos sœurs contre ces trames perverses. Le zèle diabolique, dont brûlent les sectes ennemies, dans le but de perdre nos jeunes gens, doit nous stimuler à veiller à leur salut avec plus d'attention que jamais, et à nous en faire les sauveurs intrépides. Si la tendre mère, dont nous avons parlé plus haut, sentit ses entrailles se déchirer, en voyant son fils sur le point d'être partagé en deux, pourrions-nous rester impassibles à la vue des nôtres, dont on médite la ruine spirituelle, et ne prendre aucun souci d'éloigner de leur tête un si grand malheur? Ah! si telle était notre indifférence, outre que nous nous montrerions plus cruels que cette fausse mère, que cette femme sans entrailles, dont parle la Sainte-Ecriture, nous mériterions que, par un juste jugement de Dieu, nos fils devinssent, non pas le bâton de notre vieillesse, mais la verge vengeresse de sa colère! Faisons en sorte d'éviter un pareil châtement!

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE A LA JEUNESSE doit être continue.

Il y avait, dans une ville d'Italie, avant les événements politiques, un établissement dirigé par des religieux, lequel fut ensuite remis entre les mains des séculiers. Pendant quelque temps la Direction en fut confiée à un brave homme, qui s'inquiétait fort peu que l'instruction de ses élèves fût renforcée par l'éducation du cœur et les pratiques religieuses. Au fond, cet homme n'était point mauvais; mais, soit par crainte, soit en conséquence de cette idée fixe qu'il s'était mise en tête, que la discipline suffit à tout, il se contentait d'envoyer ses enfants, le dimanche, à une simple messe basse, et sans instruction religieuse. Il arrivait souvent que la discipline était insuffisante, et que ses sujets se permettaient le luxe de quelques révoltes; il ne savait plus comment faire pour les maintenir dans le devoir, sans l'intervention des gendarmes ou des gardes de la sécurité publique. A quel parti se résoudre? Il appelle un prêtre de ses amis, le prie de donner quelques instructions à ses élèves, et ceux-ci, rappelés à la considération de leurs devoirs, se radouçissent, se calment, et pour quelque temps au moins, se montrent plus do-

ciles et plus obéissants. Mais ce n'était là, comme on peut le penser, qu'une panacée, salutaire sans doute, mais qui ne pouvait être radicale ni de longue durée; car l'instruction religieuse, pour produire de bons résultats, doit être donnée d'une manière continue.

LA RELIGION DANS LES ÉCOLES en Prusse.

En Prusse aussi, dans ces dernières années, l'enseignement religieux qu'on donnait aux élèves dans les écoles, était défectueux et incapable de former leur cœur à la vertu. De là ces désordres déplorables, au point de vue de la morale, qui ouvrirent les yeux à plusieurs, et leur inspirèrent la pensée d'élever au plus tôt un rempart pour en arrêter le cours. Le Gouvernement lui-même en fut épouvanté. C'est pourquoi le Ministre protestant de l'instruction publique adressa, à cet effet, aux inspecteurs des écoles une circulaire, qui ferait honneur à un Ministre catholique. Nous la publions ici, afin qu'on se persuade bien que la connaissance et la pratique de la religion sont considérées par les protestants eux-mêmes, comme le moyen le plus efficace, pour inspirer à la jeunesse l'amour du bien.

« Il est essentiel, dit le Ministre protestant, que la jeunesse s'habitue à fréquenter avec assiduité l'Eglise, et à suivre les cérémonies du culte. Vous devrez donc recommander aux Instituteurs, comme un *devoir de conscience*, de ne pas se contenter d'exhorter les enfants à fréquenter les Eglises, mais à en *donner eux-mêmes l'exemple*, en assistant régulièrement aux exercices du culte, et en surveillant la tenue des jeunes gens. »

Quand nous sera-t-il donné de voir parmi nous une circulaire semblable! Prions Dieu qu'il nous fasse bientôt cette grâce pour le salut de tant de jeunes gens, pour le bien-être des familles et de la société civile.

N'EMPÊCHEZ PAS LES VOCATIONS.

Dans l'oraison que l'Eglise récite à l'occasion de la fête de l'Archange St. Michel, on lit: *Deus, qui miro ordine Angelorum ministeria hominumque dispensas*: Dieu, qui disposez avec un ordre admirable les offices des Anges et des hommes. Ces paroles et beaucoup d'autres de la Sainte-Ecriture nous enseignent que Dieu choisit non seulement les Anges pour remplir tel ou tel ministère pour sa gloire, mais qu'il y destine et y appelle aussi les hommes, leur confiant à chacun telle ou telle mission, selon ses desseins adorables. Et notez bien qu'il a plus de droit à agir ainsi, que n'en a un père de famille, un maître, un roi à distribuer à ses fils, à ses serviteurs, à ses sujets cet emploi plutôt que cet autre.

Sans parler des divines élections aux ministères profanes, nous disons que Dieu a pleine-

ment le droit de choisir et d'appeler, parmi les hommes, celui-ci ou celui-là, pour le servir de plus près dans le ministère sacré, dans l'état ecclésiastique ou religieux. C'est ainsi qu'il en a agi sous l'ancienne loi, avec Abraham, avec Aaron, avec Samuel, avec Elisée et d'autres prophètes, avec St. Paul et St. Mathias, et beaucoup d'autres; c'est ainsi qu'il a fait dans le cours des siècles chrétiens, et qu'il fera encore, tant que durera l'Eglise, et que dureront, non seulement les préceptes, mais encore les conseils évangéliques. Il est vrai que Dieu n'emploie pas toujours des moyens extraordinaires pour appeler quelqu'un à son service, comme la parole, les révélations, les miracles, ainsi que cela a eu lieu dans les exemples cités plus haut; mais il ne cesse pas pour cela d'appeler par voie d'inspiration ou de discours naturels, qui sont les moyens les plus ordinaires. Par exemple, une douce, une constante et forte propension à l'état sacerdotal ou religieux; le principe au moins des vertus propres à cet état, comme la charité envers le prochain, l'amour de la chasteté, la sollicitude et la diligence dans les choses divines et ecclésiastiques sont les signes ordinaires de l'appel divin. Donc, en supposant que le Seigneur appelle une personne d'une manière ou d'une autre à son service, cette personne est tenue en conscience de lui obéir; ni les parents, ni les supérieurs, ni personne n'a le droit de s'y opposer.

Mais hélas! aujourd'hui, combien de parents qui ignorent ces vérités, ou s'ils les connaissent, qui les mettent sous les pieds! Malheureusement, ils ne font que vérifier en eux cette parole de Jésus-Christ, à savoir: que, dans les choses du salut, nos premiers ennemis sont les gens de notre maison, c'est-à-dire nos domestiques: *Et inimici hominis domestici ejus.*

S'il s'en trouvait parmi nos Coopérateurs qui fussent animés de cet esprit, nous pourrions leur montrer comme il est insensé, et même tyrannique et impie de s'opposer à la réalisation des justes desirs d'une personne, d'enlever à Dieu et à l'Eglise un serviteur, aujourd'hui surtout qu'ils en ont le plus grand besoin; mais cela nous mènerait trop loin; c'est pourquoi nous nous limiterons à leur rappeler le grand compte qu'elles devront en rendre un jour au tribunal de Jésus-Christ, leur Juge suprême. En effet, qu'il y ait un prêtre de plus ou de moins, c'est une centaine ou un millier d'âmes, qui vont au ciel ou en enfer. En conséquence de la pénurie actuelle des Ministres sacrés, combien d'enfants, combien de jeunes gens, combien d'adultes, combien de personnes en bonne santé, combien de malades et de moribonds demandent les secours de la Religion, et ne peuvent les avoir sans rencontrer les plus grandes difficultés? Et si ces âmes, parce qu'elles ont été privées des secours spirituels nécessaires, s'en vont à la perdition, selon que leur malice aura été plus ou moins volontaire, ne seront-elles pas en droit d'en inculper celui qui, par un vil intérêt, leur a enlevé un Ange sauveur? Et si Dieu promet de sauver

l'âme de ceux qui se seront appliqués à sauver l'âme de leurs frères, n'aura-t-il pas lieu de trembler celui qui aura fait tout le contraire? Pensons-y sérieusement.

Une autre réflexion, qui suffira pour nous convaincre, est celle-ci: c'est que généralement ceux qui, de leur propre volonté ou d'après les suggestions d'un autre, n'ont pas écouté la voix de Dieu et ont manqué leur vocation, restent toute leur vie comme des os hors de leur place, comme des poissons hors de l'eau, comme des voyageurs hors de leur route. Dans la condition où ils se sont placés par erreur, au lieu de trouver la paix, qu'ils avaient rêvée, ne trouvent que la guerre, et leur vie, le plus souvent, n'est qu'une longue chaîne de travaux et de peines, une série non interrompue de chagrins et de déboires, tous plus amers les uns que les autres. Combien qui, arrivés à l'âge mûr de 30 ou 40 ans, voudraient retourner en arrière, et dociles à la voix de Dieu, embrasser la carrière que la Providence leur avait indiquée autrefois, mais comme ils ne sont plus à temps, ils pleurent et pleureront le reste de leurs jours. Il y a peu de temps qu'un de nos élèves, âgé aujourd'hui de 30 ans, dont la famille jouissait à une certaine époque d'une modeste aisance, se présentait à nous, triste et misérable, pour obtenir quelques secours; après nous avoir raconté ses douloureuses péripéties, les yeux baignés de larmes, il nous disait: Oh! si j'avais embrassé la vie religieuse à laquelle je me sentais appelé, je ne me trouverais pas aujourd'hui dans cette déplorable condition! Il disait vrai, et il fallut toute la tendresse de ses Supérieurs pour le calmer et le consoler un peu. Mais ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que ces étoiles errantes, se trouvant au milieu du monde, qu'ils auraient dû fuir et combattre, sont les premiers à les embrasser et à les suivre en aveugles; dès lors, n'ayant pas voulu être prêtres ni religieux, c'est à peine s'ils se conservent Chrétiens. Les exceptions en sont très-rares.

Terminons ces considérations par un fait tout récent, dont le récit nous a causé une profonde affliction. L'année dernière, un excellent jeune homme, de notre connaissance, brûlait du désir de revêtir l'habit clérical et même de se faire Salésien. Pour son malheur, une personne, sous un vain prétexte, l'en dissuada. Or, qu'est-il arrivé? il est arrivé qu'il ne sera plus ni prêtre ni Salésien, et déjà ses parents se préparent à le pleurer amèrement. Oh! que le bon Dieu use envers lui de miséricorde, et que cette miséricorde il l'étende jusque sur le malheureux qui l'a trahi, afin qu'il puisse réparer le mal qu'il a fait.

OFFRANDES POUR L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR.

Nous recevons, du Directeur d'une de nos Maisons, la lettre suivante:

Monsieur le DIRECTEUR,

Il faut bien aussi que je prenne la plume et que je vous exprime la vive émotion que j'ai

ressentie, en voyant accomplir des actes vraiment chrétiens et dignes en tout d'être admirés et imités. Ce matin, il s'est présenté à notre Collège une personne, et après quelques paroles d'éloge à l'adresse de Dom Bosco, qui élève une belle Eglise au doux Cœur de Jésus, me mit dans la main cinq magnifiques pièces d'or qui formaient la belle somme de cent francs. En me les remettant, elle manifesta le désir que cette offrande ne fût connue de personne; je vous déclare que, vu la condition peu aisée de cette personne, cette offrande doit être un grand sacrifice et une preuve peu commune d'un grand amour pour les gloires du Sacré-Cœur. Je la remerciai vivement de l'offrande, je louai les sentiments avec lesquels elle la faisait, et surtout la pureté d'intention dont elle était animée, exigeant que son nom restât inconnu; je ne manquai pas non plus de lui faire espérer que son nom serait écrit dans le Cœur de Jésus, qui est vraiment le livre de la vie. J'ajoutai que c'était sans doute une belle charité de pourvoir aux besoins de la ville et du pays natal, mais qu'on ne devait pas pour cela oublier les œuvres d'utilité et surtout de nécessité générale, tant recommandées par le Vicaire même de J. Christ. Or, l'Eglise et l'Hospice du Sacré-Cœur à Rome, capitale du monde catholique, tiennent certainement le premier rang parmi ces œuvres.

Dans la même matinée, une dame vint dans ma chambre, m'apportant un anneau d'or, pour la même intention. Cet anneau, me dit-elle, est le dernier objet précieux resté à une pieuse femme qui vit de son travail. Elle pouvait en retirer quelque avantage matériel, mais elle a voulu s'en priver parce qu'elle aussi désire offrir quelque chose au très-aimable Cœur de Jésus! Le bon Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, saura apprécier cette privation accomplie avec joie en son honneur; il récompensera au centuple la foi et la piété de cette bonne femme du peuple. Plusieurs autres ont fait leur offrande, et toutes réunies ensemble, je les enverrai prochainement à destination.

Notre excellent Prévôt me charge de présenter ses respects à M. Dom Bosco et de le saluer de sa part. Veuillez aussi lui offrir les respects et les hommages de tous ses fils de Varazze, qui se recommandent particulièrement à ses prières.

J'ai la joie de me déclarer avec les sentiments de la plus vive affection.

Varazze, 20 juillet 1881.

Votre très-humble Confrère
JOSEPH MONATERI *Prêtre.*

DE LA PATAGONIE.

Bien-cher Père,

Un mois et demi nous sépare encore du beau jour de votre fête; c'est pourquoi je me hâte de vous envoyer nos souhaits et l'hommage de notre

sincère affection. Oh! si vous saviez, cher Père, avec quel plaisir je le fais; si vous saviez avec quelle tendresse je me dispose à vous écrire ces quelques lignes! Nos confrères et nos amis de là-bas ont, en ce beau jour, l'ineffable joie de pouvoir vous baiser la main, de vous exprimer leurs sentiments et de vous adresser mille félicitations. Eh! bien, nous, d'une certaine façon, nous ne nous estimons pas moins heureux, parce que, de ces lointaines plages de la Patagonie, nous pouvons, dans cette heureuse occasion, vous faire parvenir les souhaits et les vœux bien sincères de fils toujours nouveaux et chaque jour plus nombreux; nous pouvons vous envoyer l'hommage inappréciable d'âmes arrachées aux serres de Satan et à l'ombre de la mort. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, que ces pauvres et grossiers Patagons apprennent à répéter avec nous « Vive Dom Bosco; » mais je suis sûr que ce cri, dans sa simplicité, vous en dira beaucoup plus que toutes les poésies, les chants et les musiques de vos fils, qui vous entourent par milliers dans cet heureux jour. Un « Vive Dom Bosco » sur les lèvres du Patagon veut dire: vive cet homme providentiel qui, par le moyen de ses Missionnaires, nous a relevés de l'abîme de misères, où nous étions plongés; vive cet homme qui, de si loin et par dessus l'Océan, nous tend la main, et fait couler sur notre front le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il veut dire: vive cet homme, qui fait briller, sur les sombres steppes sans limite de la Patagonie, l'aurore fortunée d'une époque de civilisation et de salut. Oh! pour bien comprendre tout ce que vaut ce cri, il faudrait avoir vu d'abord ces hommes, perdus au milieu de leurs déserts, privés de tout bien terrestre et céleste, demi-nus poursuivre, dans une chasse fatigante, les animaux de la forêt, sans maisons, sans métiers, sans vêtements, sans pain, ignorant tout, jusqu'à l'existence de notre Dieu, dans un état d'abjection et de barbarie, qui fait pitié; et les voir maintenant agenouillés au pied des autels, répétant avec nous nos sublimes et consolantes prières; oui, il faudrait les observer maintenant tout rayonnants de joie, partager avec nous la félicité, que procure la réception des Sacraments, diviser avec nous le pain, le toit, la vie laborieuse et pleine de contentement. Je le répète, un « Vive Dom Bosco, » sur les lèvres grossières d'un sauvage baptisé et fait enfant de Dieu, conduit par les fils de Dom Bosco au bien-être de la civilisation, et à l'espérance du Paradis, vaut toute une épopée de gloire et de céleste harmonie. Veuillez donc l'agréer, bon Père, avec cette affection que nous mettons à vous l'envoyer.

La Divine Providence, qui dirige nos pas et bénit nos sueurs, dispose les choses de telle façon que notre cœur s'ouvre chaque jour à de plus joyeuses espérances. En effet, vous avez sans doute appris que la République Argentine, craignant la prépondérance du Chili sur la Patagonie, avait envoyé de nouvelles troupes dans l'intérieur de ces régions inconnues, commandées par le vaillant général Villegas. Or celui-ci, le 15 avril, remportait une victoire éclatante sur les tribus

guerrières des Sayneques, tribus qui, par leurs excursions et leurs pillages, jettent l'épouvante au milieu de ces contrées. L'occasion étant des plus favorables, notre Dom Fagnano, monté lui aussi à cheval, parcourt ces immenses plaines, allant à la recherche des Indiens pacifiques et effrayés, pour les rassurer, pour s'en faire leur protecteur, les instruire et les baptiser. C'est toute une histoire d'aventures pénibles et étranges, que je ne fais que vous indiquer pour le moment, attendant le retour de notre cher Supérieur, lequel vous en donnera les détails les plus circonstanciés. L'armée a fait prisonnières de guerre, plus de 400 familles de sauvages, que nous avons l'intention de recueillir, pour en former une seule colonie, dans l'intérêt de laquelle nous ouvrirons des écoles, des laboratoires, où ils apprendront les métiers les plus nécessaires à l'existence, mais surtout l'agriculture, qui est indispensable pour se procurer la nourriture de chaque jour; en attendant nous les instruirons, et par ce moyen, nous les gagnerons au Ciel. Mais quelles dépenses nous devons faire, et quel personnel il nous faudra pour faire face à tant de charges! Pour le moment, je ne m'étendrai pas davantage, et unissant ma voix à celles de tant de frères et d'amis, je crie moi aussi, du plus profond de mon cœur, « Vive Dom Bosco! » Avec moi encore crient à l'unanimité tous nos chers élèves Patagons, qui nous entourent en ce moment, et je les fais signer, pour que vous puissiez les connaître et les bénir.

Votre bien dévoué et affectueux fils en J. C.

LOUIS CHIARA Prêtre.

(Suivent les signatures).

Patagones, 4 Mai 1881.

LE JOUR DE L'ASSOMPTION

et le 66^{me} anniversaire de la naissance de Dom Bosco.

Qu'il est beau et consolant pour des enfants de se trouver aux côtés de leur Père! Quel bonheur de pouvoir lui manifester leurs sentiments, et demander au Ciel de le combler de ses grâces et de ses bénédictions les plus abondantes!

Comme les années précédentes, nous avons en cette année-ci le plaisir, la joie d'honorer, le mieux qu'il nous a été possible, notre bon père et bienfaiteur, Dom *Jean Bosco*, à l'occasion du 66^{me} anniversaire de sa naissance, qui tombe précisément le jour de l'Assomption de la Vierge Marie au Ciel.

Celui qui, au déclin de ce jour, se serait trouvé dans une des cours de notre Oratoire, magnifiquement pavoisée pour la circonstance, aurait vu ce tendre Père s'asseoir au milieu d'un grand nombre de jeunes gens, ses enfants, et d'une foule d'autres personnes recommandables, prêtres et laïques, qui lui formaient une joyeuse couronne; il aurait assisté à une petite fête de famille, bien modeste, il est vrai, mais qui, dans sa simplicité, ne manquait pourtant pas d'une

certaine solennité, au point de remplir l'âme des plus suaves et des plus pathétiques sentiments, des plus doux et des plus délicieux souvenirs.

Le même jour et à la même heure, eut lieu la distribution solennelle des prix à tous ceux, artisans et étudiants, qui, dans le cours de l'année scolaire, se distinguèrent le plus, par leur vertu et leur piété, par leur diligence et leurs succès dans l'étude et dans les arts qu'ils apprennent.

Plusieurs compositions en vers et en prose, pleines d'élégance et des plus tendres sentiments, furent lues à cette occasion, pour témoigner, à notre bien-aimé Père, cette gratitude, cette affection et cette vénération, dont nous nous sentons animés pour le bien qu'il nous a fait à nous-mêmes, et à tant d'autres jeunes gens recueillis à l'ombre de ses nombreux Sanctuaires et Collèges. Le poète d'occasion ne manqua pas non plus de se faire entendre, nous voulons parler du plaisant et aimable Charles Gastini, lequel, avec ses vers en piémontais, excita dans le public les plus grands éclats de rire.

L'orchestre, dirigé par les célèbres maîtres De-Vecchi et Dogliani, exécuta divers morceaux de musique, choisis parmi les meilleurs de leur répertoire; ce qui contribua puissamment à augmenter l'éclat de la fête, et à récréer les personnes qui y étaient intervenues.

Vers la fin, Dom Bosco se leva, et jetant un regard de complaisance sur cette nombreuse jeunesse qui l'entourait, il adressa quelques paroles, qui pénétrèrent tous les cœurs. Ne pouvant les reproduire en détail, nous nous efforcerons d'en rapporter succinctement les passages les plus intéressants.

« Chaque fois, dit-il, que je me retrouve au milieu de vous, mes bien-chers enfants, je me sens profondément ému, plus que ne le serait un père affectueux entouré d'une nombreuse famille; et dans ce jour surtout, où vous avez voulu, conjointement avec les honorables personnes qui nous honorent de leur présence, me donner un témoignage public de votre gratitude et de votre filiale affection. Je vous remercie tous, et je prie Dieu qu'il maintienne toujours vifs en vous ces sentiments nobles et chrétiens, que vous m'avez exprimés en vers et en prose.

« Si j'ai du plaisir dans toutes les fêtes que nous faisons, jugez si ma joie doit être grande dans celle-ci, laquelle, outre qu'elle me prouve que je suis encore du nombre des vivants, me rappelle aussi que je suis né dans ce beau jour de l'Assomption de Marie, sous le patronage et avec le secours de laquelle nous avons pu faire des choses telles que, humainement parlant, il eût été insensé même de les espérer.

« Vous me dites que Dom Bosco a fait de grandes et belles œuvres, mais ne voyez-vous pas que l'amour que vous me portez, vous fait voir les choses tout autrement qu'elles ne sont en réalité? Ne vous apercevez-vous pas que tout s'est accompli et s'accomplit avec le secours de Dieu et par l'intercession de la Sainte Vierge? Si le Seigneur ne nous avait prêté l'aide de son

bras et conduits comme par la main, qu'aurions-nous pu faire? Et les généreuses offrandes, et les secours nombreux et inespérés de tant de bienfaiteurs et de bienfaitrices, n'en tenez-vous aucun compte? Au Ciel donc, avant tout, aux Coopérateurs les actions de grâce. Comme vous le voyez, Dom Bosco n'a été qu'un instrument aveugle entre les mains de Dieu, qui nous montre, que quand il veut, il peut, avec de faibles moyens, faire les plus grandes choses.

« Et maintenant, passant à une autre considération, je vous dirai que, dans le courant de cette année, nous avons eu de belles et de bien grandes consolations, comme aussi, il faut bien le dire, les épines et les douleurs ne nous ont pas été ménagées. Mais vous le savez déjà, il n'y a pas de roses sans épines. Eh! bien, que faire, mes chers enfants? Dans les joies comme dans les peines, que la sainte volonté de Dieu soit faite. Le Seigneur ne nous abandonnera jamais, pas même lorsque rugira la plus violente tempête, menaçant de tout renverser sur son passage. Courage donc, courage toujours; ne nous lassons jamais de courir avec agilité dans le chemin de la vertu, de faire le bien quand nous pouvons et le mieux que nous pouvons, et Dieu sera avec nous. »

Ici Dom Bosco mit une extrême complaisance à nous faire l'histoire d'un jeune homme, qui a été élevé dans l'Oratoire de St. François de Sales, d'où il est sorti, il y a quelques années. Ce jeune homme a fait preuve d'une si grande persévérance dans le bien, qu'il est arrivé à fonder, à Nizza Monferrato, sa patrie, et dans un court espace de temps, une *Société de jeunes ouvriers catholiques*, qui fait aujourd'hui l'admiration et l'édification de toute la ville.

« Tous les hommes, ajouta Dom Bosco, et même les hommes à préjugés, ne peuvent moins faire que de se sentir émus, en voyant tant de jeunes gens (je dis tant de jeunes gens parce que la Société compte déjà 200 membres et plus) braver tout respect humain et professer non seulement en paroles leurs principes religieux, mais encore observer ouvertement toutes les pratiques de la religion.

« Oh! croyez-moi, en apprenant cela, j'ai éprouvé une immense consolation. Non content d'entendre le récit de tout le bien que fait cet ancien élève de l'Oratoire, j'ai pu le voir de mes propres yeux. Je serrai affectueusement la main à ce brave jeune homme; et j'appris qu'on peut tout quand on le veut. Or, je dis ceci: si ce jeune homme seul est parvenu à faire tant de bien (et espérons qu'il en fera plus encore à l'avenir), que ne ferez-vous pas tous ensemble, quand vous serez devenus hommes? Oh! pourvu que vous le vouliez, vous pourrez faire beaucoup, mes chers enfants! Qui sait à quelles œuvres vous destine, dans ses imperscrutables desseins, la divine Providence! Immenses, innombrables sont les voies, par lesquelles le Seigneur nous appelle à le servir et à glorifier son nom!

« Donc profitez, je vous en prie et vous en conjure, profitez de l'éducation et de l'instruction

religieuse, morale et scientifique qu'on vous donne ici, et vous vous trouverez un jour contents des efforts que vous aurez faits. *Qui a le temps, ne renvoie pas à un autre temps*; le proverbe est vieux.

« Qui sait, par exemple, si l'année prochaine, nous nous trouverons tous encore réunis ici? Dom Bosco y sera-t-il? Vous-mêmes y serez-vous? Mais je ne puis vous l'assurer, et vous ne pouvez non plus l'assurer à Dom Bosco. Combien qui, l'année dernière, se trouvaient au milieu de nous, alertes, joyeux, gais, sains et robustes, et maintenant ils ne sont plus.

« Vivons donc toujours comme si ce jour devait être le dernier de notre vie; opérons le bien pendant que nous en avons le temps, de manière que, lorsque sonnera aussi pour nous la dernière heure, nous n'ayons pas à nous repentir d'avoir passé nos jours, oisifs, inutiles pour Dieu et pour la société. J'espère et je prie pour que cette heure sonne le plus tard possible pour vous et pour moi; mais s'il devait en être autrement, disons encore et toujours que la volonté de Dieu soit faite.

« J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais cela suffit, parce que je ne veux pas trop vous fatiguer; ce qui vous importe surtout et que je vous recommande, c'est de progresser, le plus qu'il vous sera possible, dans le chemin de la perfection et de toutes les vertus chrétiennes.

« En attendant, je vous remercie de nouveau de l'affection que vous me portez, comme je remercie de tout cœur ces Messieurs, qui m'ont donné et me donnent constamment leur appui pour faire un peu de bien à l'honneur et à la gloire de Dieu, dont le nom soit toujours respecté et béni! »

SŒUR MARIE MAZZARELLO.

Dans le courant du mois de juin dernier, mourait Sœur Marie Mazzarello, Supérieure Générale des Filles de Marie-Auxiliatrice. Ayant promis d'écrire la biographie de cette admirable religieuse, nous allons, sans différer davantage, tenir notre promesse. Sœur Catherine Daghero, ayant été appelée à lui succéder, le 12 du mois d'août, nous désirons que cette courte notice biographique lui serve de règle et de stimulant dans sa difficile et sublime mission.

CHAPITRE I.

Son enfance.

Au couchant du coteau, sur lequel est assis le village de Mornese, séparé par une petite vallée, s'élève une colline sur le sommet de laquelle on aperçoit une maison entourée de vignes, et que sa couleur rouge fait distinguer de loin; cette maison abrite une des plus honnêtes familles. C'est là que, vers 1851, vivait avec ses chers parents Joseph et Magdeleine une jeune fille, alors âgée de 15 ans. Son nom était Marie Mazzarello. D'un

caractère ardent et résolu, elle savait faire le bien avec cette franchise et cette liberté d'esprit, qui n'enlève rien à ce maintien modeste et réservé qui fait le principal ornement de la jeune fille chrétienne. C'était là le fruit de cette éducation qu'elle recevait entre les murs domestiques, éducation affectueuse, solide, céleste, enseignée par Jésus-Christ et répétée par ses Prêtres aux pères et aux mères.

Son père s'appliqua particulièrement à former son esprit et son cœur. Ses leçons et ses avis étaient en parfait accord avec ses exemples, et donnés toujours si à propos, qu'ils laissèrent une trace ineffaçable dans son âme simple. Il veillait sur ce cher dépôt, que la Providence lui avait confié, avec une admirable et prudente sollicitude. Si elle se trouvait, dans la campagne au milieu des travailleurs, ou dans les soirées d'hiver avec les amis et les voisins, l'œil du père était toujours sur elle; c'est pourquoi notre Marie assurait qu'elle devait à la vigilance paternelle, d'être arrivée jusqu'à l'âge adulte, sans que son esprit eût été obscurci par l'ombre même de ce qui peut offusquer la candeur de l'esprit et du cœur. Aussi avait-elle coutume de, s'écrier. — S'il y a quelque peu de vertu en moi, je le dois à mon père qui, pour la pureté des mœurs et des paroles, ne peut être comparé qu'à un saint.

Elle racontait que son père la menait quelquefois aux marchés, lorsque les exigences de son commerce le réclamaient. Alors, il savait si bien s'interposer entre elle et les objets qui auraient pu la scandaliser, et il le faisait avec une telle désinvolture, avec une telle promptitude d'esprit et avec des discours si intéressants, que son attention était complètement détournée des paroles grossières, qu'on entendait sur les places. Ce ne fut qu'après son entrée en religion, et déjà religieuse, qu'elle comprit les industries paternelles à son égard, et qu'elle songea à en remercier Dieu. La garde des yeux était son thème favori, lorsqu'il devait entrer avec elle dans quelque bourgade, et les motifs qu'il en donnait, étaient l'exemple de la S. Vierge, et le danger de passer pour une sotte, pour une personne qui ne sait rien, qui n'a jamais rien vu. Et la bonne fille obéissait par conscience et pour ne pas se faire moquer d'elle.

Un seul fait, dont fut témoin celui qui l'écrivit, nous fera bien connaître cet homme vénérable, et sous quel maître se forma l'esprit de Marie Mazzarello. Un soir, dans les dernières années de sa vie, il se trouvait assis devant la porte de sa maison, entouré des enfants et de leurs familles. A ses côtés était sa femme qui, le jour auparavant, avait eu des douleurs d'entrailles si violentes qu'on craignait un moment pour sa vie. Lui aussi éprouvait de fortes douleurs aux articulations, causées par l'excès de travail auquel il s'était livré dans sa jeunesse, et le mauvais temps qu'il avait essuyé; aussi allait-il tout courbé. Condamné à un repos forcé, il bénissait le Seigneur de cette croix, regrettant seulement de ne pouvoir fréquenter l'église. Or, ce soir-là, pendant qu'il discourait familièrement avec moi, survint un ami

qui fit tomber la conversation sur un certain médecin des environs, qu'il était allé chercher pour visiter la mère de Marie Mazzarello, et plein d'indignation il dit: — Le médecin m'a demandé: quel âge a cette femme? Et lui ayant répondu qu'elle était déjà d'un âge avancé, il répliqua: Donc elle a bien assez vécu! Et malgré mes vives instances, il refusa de venir! — Aussitôt un murmure de désapprobation s'échappa de la poitrine de tous les auditeurs. Mais le vieillard, ayant réclamé le silence, observa: — Il est vrai que le médecin a eu tort de faire cette vilaine réponse, mais s'il ne vint pas, il s'informa toutefois des symptômes de la maladie et prescrivit les remèdes pour la combattre. Soyons toujours justes en tout et pour tous.

Marie Mazzarello fut la digne fille d'un père si sage. Elle était infatigable au travail. Dès l'aube du jour jusqu'à la nuit, elle ne cessait de cultiver les champs paternels, ne s'apercevant pas de la fatigue. Son travail valait celui de deux forts travailleurs. Ses parents et les voisins s'étonnaient de cette ardeur, que ne pouvaient dompter ni le chaud, ni le froid, ni les longues journées, ni la faim, ni la soif. Les ouvriers, payés à la journée, devaient se soumettre à un travail excessif, pour ne pas se laisser vaincre par une jeune fille. Le père lui-même essaya plus d'une fois de modérer cette trop grande ardeur, en lui disant: — Si tu continues ainsi, je ne trouverai plus personne qui veuille venir travailler à la journée dans nos champs, parce qu'il est trop difficile de lutter avec toi. Prends donc les choses avec plus de calme. — Mais le caractère de Marie était tel qu'elle promettait tout d'abord de faire ce qu'on lui demandait, mais ensuite au travail, elle oubliait sa promesse et faisait comme auparavant, ne pouvant pratiquer la modération, qui lui avait été conseillée. Des champs elle passait aux travaux d'aiguille, occupation qui lui prenait les premières heures de la soirée. En vérité, elle n'a pas dû rendre compte à Dieu du temps qu'elle a perdu.

Au travail qu'elle n'interrompait que pour une force majeure, elle unissait la prière. Longtemps avant les premières lueurs du jour, elle se levait pour aller à l'église, y entendre la Messe et recevoir la Communion; ceux qui arrivaient les premiers à l'église, la trouvaient toujours agenouillée sur le seuil, en attendant qu'on ouvrît les portes. Le soir, ne pouvant aller faire sa visite au Saint-Sacrement, elle avait trouvé un expédient pour satisfaire sa dévotion.

Une des fenêtres de la maison s'ouvrait sur la colline, où s'élevait l'Eglise paroissiale. A travers les vitraux, on pouvait apercevoir l'autel. Tous les soirs, la population se réunissait dans le saint lieu pour la récitation du chapelet. Marie, occupée à coudre devant la fenêtre, levait la tête, de temps en temps, du côté de l'église, et aussitôt qu'elle voyait briller la flamme des deux cierges, qui brûlaient sur l'autel, elle appelait ses sœurs et ses cousines, s'agenouillait, et les yeux fixés sur l'autel, elle récitait ses prières et faisait sa visite.

Lorsqu'arrivait la Semaine-Sainte, elle n'était plus occupée que de la méditation de la Passion de Jésus-Christ, notre Sauveur. Le travail toutefois ne devait perdre aucun de ses droits ; c'est pourquoi un mois et demi avant, elle prolongeait ses veilles d'autant d'heures qu'il était nécessaire pour que, réunies ensemble, elles pussent compenser les heures de repos spirituel, qu'elle voulait se réserver pendant ces saints jours.

Que sa piété fût sincère, son maintien le démontrait suffisamment, ne portant jamais rien qui sentît la recherche. Et pourtant c'est un défaut si commun de nos jours, et qu'on excuse si facilement dans les jeunes filles ! Même les jours de fête, elle ne cherchait pas à prendre les robes les plus belles, que la mère tenait sous clef. Si, par hasard, celle-ci oubliait de les sortir de l'armoire, Marie ne se préoccupait nullement de les demander, de sorte que ses amies étaient obligées, les veilles de fêtes, d'insister pour qu'elle montrât, dans ses vêtements, la gaieté, que commandaient ces solennités, et lorsqu'elle se rendait à leurs désirs elle trouvait encore le moyen de mortifier l'amour propre. Un jour, on lui acheta une paire de bottines vernies ; ce luxe lui parut exagéré, et sans plus attendre, elle les enduisit de graisse pour leur enlever tout le brillant.

Quant aux choses qui regardent l'âme, elle se conduisait avec une délicatesse et une énergie de volonté vraiment admirables.

Un jour, vers le coucher du soleil elle s'acheminait tout doucement vers la maison, tenant par la main ses deux jeunes frères. Son front était soucieux, de graves pensées paraissaient occuper son esprit, un doute tourmentait sa conscience. Soudain, elle conduit les deux enfants au pied d'un arbre, les fait asseoir, cueille quelques fruits et les leur remet dans la main ; attendez-moi là, leur dit-elle, je reviens de suite. Et elle part comme une flèche. Elle monte à la paroisse et demande le curé. Il était sorti. Aussitôt elle gravit la colline, descend dans l'étroite vallée placée aux pieds de ces hauteurs, court avec l'agilité d'un cerf et arrive à un village distant d'une heure de son point de départ. On sonnait l'Angelus. Elle frappe à la porte du presbytère et demande le prêtre. — Il vient à l'instant même de terminer son souper, répondit la domestique.

— Eh ! bien, priez-le de venir tout de suite.

— Tout de suite ? Mais il a du monde.

— Son absence ne sera pas longue ; je dois lui parler d'une chose importante.

— Attendez donc.

— Je ne puis attendre, j'ai hâte.

— Dites-moi ce que vous lui voulez ; je ferai votre commission, et je vous apporterai la réponse.

— Impossible, c'est un secret ! — La domestique s'en alla en grommelant, mais non sans avoir bien examiné cette petite indiscrete, dont l'air annonçait du dépit.

Le prêtre, vient sur la place, et à peine s'est-il retourné pour voir qui le fait appeler, que la jeune fille, sans aucun préambule, lui expose son petit cas de conscience et ajoute. — Ai-je fait un péché ?

Le prêtre, étonné d'une si grande délicatesse de conscience, lui répond : — C'est une chose de rien ; tu pouvais rester parfaitement tranquille. — Et Marie reprend : — Donc je peux faire ma communion ? — Mais certainement, réplique le prêtre et il allait poursuivre son raisonnement. Mais la jeune fille le salue, et plus rapide que le vent, court à ses petits frères qui, à moitié effrayés de leur solitude, faisaient déjà mine de pleurer.

Ce trait nous dépeint au vif les merveilles, que la grâce de Dieu se préparait à accomplir dans cette enfant de bénédiction.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXX.

Projet de l'Eglise de S. François de Sales. — Un prophétie ou pronostic — Bénédiction et pose de la première pierre — Discours du Père Barrera — Circulaire de l'Evêque de Biella — La première loterie — Généreuse subvention du Roi.

L'acquisition de la maison Pinardi nous délivra des vexations morales auxquelles nous étions en butte, de la part des locataires, et la destruction de l'auberge, dite la *Jardinière*, nous procura cette tranquillité dont nous sentions si vivement la nécessité. Ce n'était pas tout : il fallait de plus songer à construire une Eglise plus en rapport avec le culte divin et plus appropriée aux besoins toujours croissants. L'ancienne, il est vrai, avait bien été agrandie par l'adjonction de quelques chambres, mais elle était encore insuffisante et n'en était pas plus décente. Pour y entrer, on devait descendre deux marches d'escalier, ce qui faisait qu'en hiver et dans les temps pluvieux, elle se trouvait souvent inondée, et par suite, très-humide. L'été, à raison de son peu d'élévation et du manque d'air, on y étouffait ; aussi ne se passait-il pas de dimanche qu'on ne fût obligé de porter dehors, des jeunes gens, qui étaient tombés comme asfixiés. Il était donc, non seulement utile mais nécessaire d'élever un autre édifice sacré plus pieux, plus grand et plus salubre.

Dom Bosco venait de passer le contrat avec M. Pinardi et de payer la maison, quand un soir s'adressant à sa mère, il lui dit : Maintenant je veux que nous bâtissions une belle Eglise en l'honneur de S. François de Sales. — Mais où prendras-tu l'argent ? lui demanda la bonne Marguerite. Tu sais que nous n'avons plus rien ; tout ce que nous possédions, nous l'avons aliéné pour nourrir et vêtir ces pauvres jeunes gens. Dès lors avant de faire de nouvelles dépenses pour une Eglise, il faut y penser deux fois et bien t'entendre avec le bon Dieu — C'est précisément ainsi que nous ferons. Si vous aviez de l'argent m'en prêteriez-vous ? — Tu peux bien penser avec quel plaisir je le ferais. — Eh ! bien, conclua Dom Bosco, Dieu est encore meilleur que vous et plus généreux que vous ; de l'argent, il en a pour tout le

monde ; donc, du moment qu'il s'agit d'une œuvre qui doit tourner à sa plus grande gloire, j'espère qu'il m'en enverra en temps et lieu.

Plein de confiance, Dom Bosco fit un jour appeler l'ingénieur M. le chevalier Blachier, le conduisit sur l'emplacement destiné au pieux édifice, et le pria d'en faire aussitôt le plan ; presque dans le même temps, ayant près de lui un Monsieur, nommé Frédéric Bocca, il lui demanda s'il voulait se charger de le faire exécuter. — Très-volontiers, répondit celui-ci. — Seulement, je vous avertis, ajouta Dom Bosco, qu'il pourrait bien se faire que parfois l'argent nécessaire pour les dépenses de construction vînt à manquer. — Dans ce cas, nous ralentirons les travaux. — Mais point du tout, je voudrais au contraire qu'ils marchassent à grande vitesse, et que dans un an l'Eglise fût faite. — Eh ! bien, nous irons à grande vitesse, répondit l'entrepreneur. — Alors commencez tout de suite, dit Dom Bosco en terminant. Nous avons déjà quelques fonds ; pour le reste, la divine Providence nous l'enverra en son temps.

C'est pourquoi, au printemps de 1851, on procéda, sans plus de retard, aux terrassements, et au commencement de l'été on jetait les premières fondations.

A ce propos, nous nous rappelons un fait sur la nature duquel nous ne porterons aucun jugement, mais que nous voulons pourtant enregistrer.

En 1846, alors qu'on transformait en Chapelle la remise de M. Pinardi, on dut creuser, comme nous l'avons d' déjà fait observer, à un mètre de profondeur pour obvier au fâcheux inconvénient de donner de la tête contre le plafond. La terre qu'on retirait, était amoncelée dans un endroit situé au Nord-Ouest de la maison, et servait de lieu de récréation aux enfants, qui y montaient et en descendaient, semblables à des soldats, quand ils prennent ou perdent une position stratégique. Or, un jour de dimanche, pendant l'été de cette même année, Dom Bosco était monté lui aussi sur ce petit monticule, et entouré d'un grand nombre de jeunes gens, il leur faisait chanter ces vers auxquels il avait mis un air tout particulier :

Loué soit toujours

Le nom de Jésus et de Marie.

Et toujours soit loué

Le nom de Jésus, Verbe incarné ;

lorsque tout-à-coup il commande le silence et nous dit : « Mes chers enfants, une pensée se présente en ce moment-ci à mon esprit, écoutez : *Un jour, dans ce même site où nous nous trouvons actuellement, s'élèvera l'autel d'une Eglise, près duquel vous viendrez vous agenouiller pour faire la sainte Communion et chanter les louanges du Seigneur.* Cinq ans après l'Eglise était commencée, et le maître autel s'élevait précisément à l'endroit même que Dom Bosco avait indiqué.

En attendant, on travaillait avec ardeur, et en quelques mois l'ouvrage fut tellement avancé, que le 21 juillet on pouvait procéder à la bénédiction solennelle et à la pose de la pierre angulaire. Les six cents jeunes gens et plus, qui

fréquentaient l'Oratoire, comme autant de trombes avaient répandu la nouvelle par toute la ville, de sorte que le soir de ce jour il se trouva, sur le lieu même de la fête, une si grande foule de gens, que jamais on n'avait vu la pareille dans ces quartiers.

La bénédiction de la première pierre aurait été faite certainement par Mgr. Louis Fransoni, Archevêque de Turin, qui nous aimait tant ; mais par suite du malheur des temps, cet intrépide Prélat, dès le mois d'août de l'année précédente, (1850) avait été contraint de prendre le chemin de l'exil, et avait fixé sa résidence à Lyon. Celui qui la bénit à sa place fut M. le Chanoine Moreno économiste général ; et celui qui la plaça dans le poste qui lui était assigné, fut M. le Commandeur Joseph Cotta, grand ami des pauvres et notre insigne bienfaiteur. Une relation de la cérémonie fut rédigée, dont une copie, à laquelle on joignit quelques pièces de monnaie, des médailles et d'autres mémoires, fut déposée dans l'intérieur de cette même pierre.

A cette occasion, le célèbre Père Barrera, ému à la vue de cet immense peuple, édifié de la présence de tant de Prêtres, de Patriciens et de Dames Turinaises qui l'entouraient, monta sur une petite éminence, et là, improvisa un discours, qui excita l'admiration de tout le monde. Il commença par ces paroles : « Messieurs, la pierre, qui vient d'être bénite et placée dans les fondements de cette Eglise en construction, a deux significations. Elle signifie le grain de sénevé, qui deviendra un arbre mystique, près duquel une multitude de jeunes gens, comme les habitants de l'air, viendront chercher un refuge ; elle signifie encore que l'Œuvre des Oratoires, basée sur la foi et sur la charité de Jésus-Christ, sera comme le roc immobile contre lequel viendront en vain se heurter les ennemis de la Religion et les esprits de ténèbres. » L'Orateur développa ensuite chacune de ces deux propositions avec une éloquence telle, que tout l'auditoire était comme suspendu à ses lèvres. Mais ce qui n'a jamais pu s'effacer de notre mémoire, c'est une comparaison et une prière. Il compara les temps à un ouragan, qui menace de porter la dévastation et la ruine dans les villes et les villages. « Dans ce péril imminent, que voyons-nous, Messieurs ? demanda l'illustre Docteur. Nous voyons tous les êtres vivants, épouvantés et inquiets, chercher un abri. Les gens se retirent dans leurs maisons, les bêtes de la forêt fuient dans leurs tanières ; et les oiseaux du ciel volent à leur propre nid, heureux s'ils ont eu la précaution de le construire sur un arbre fort et sûr. Les temps présents sont bien mauvais, ils le sont surtout pour la pauvre jeunesse. Mais voici une Eglise, voici un arbre, qui jettera de profondes racines, et la cime n'en sera point secouée par le souffle des vents. A l'ombre de cet arbre, dans l'enceinte de cet édifice sacré, des milliers de jeunes gens viendront chercher un abri et une protection contre les erreurs, répandues aujourd'hui par des hommes impies et des écrivains sans pudeur ; un abri et une protection contre les maximes subversives de toute

idée de vertu et de morale, un abri et une protection aussi contre l'ardeur des passions de la jeunesse, excitées par les exemples et les scandales, donnés par des personnes de tout âge et de toute condition. Déjà, il me semble voir des troupes de jeunes gens qui, comme des colombes effrayées, s'envolent, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre, pour se diriger ici comme dans un lieu sûr, et s'y réunir non seulement pour trouver un abri et une protection, mais la nourriture, mais l'entretien de la vie temporelle et éternelle. Messieurs, vous qui m'écoutez, ah! je vous en conjure, faites en sorte que, par vos conseils et par votre bourse, cet arbre croisse de telle façon qu'il devienne bientôt un géant, étendant ses branches sur toute la cité, offrant un refuge à tant de pauvres jeunes gens, que l'on voit, les jours de dimanche, au déshonneur de la Religion, à la honte de la morale, parcourir les rues et les places, au risque de devenir un jour à charge à eux-mêmes, l'opprobre de leurs familles, la terreur et la désolation de la société civile. Votre charité, Messieurs, ne saurait venir en aide à une œuvre plus utile à l'Eglise et à l'Etat; car de la jeunesse bien ou mal élevée dépend la vie ou la mort des familles, des royaumes et du monde.» Enfin le bon Père, s'adressant à Jésus Christ, lui fit une prière si touchante, qu'il arracha des larmes à plusieurs. « Et vous, mon Dieu, s'écria-t-il, vous, Jésus-Christ notre Sauveur, symbolisé par cette pierre qui vient d'être placée dans les fondements de cette Eglise, ah! nous vous en supplions, par la vertu de votre bras tout-puissant, protégez cet Oratoire. S'il est maudit des impies, bénissez-le; s'il est combattu, défendez-le; s'il est détesté des méchants, aimez-le comme la pupille de vos yeux. Il a tous les titres à votre bienveillance, attendu qu'il a pour but de recueillir, d'instruire, d'élever ces enfants qui, pendant votre vie mortelle, formaient les délices de votre cœur, qui sont et seront toujours l'objet de votre tendresse, comme les jeunes agneaux de votre troupeau, la fleur la plus belle du jardin de votre Eglise. Oui, faites que, sous vos auspices, cet Oratoire soit impérissable; bien plus, que sa semence portée par le vent de votre grâce, se répande partout, et que les colonnes, qui soutiennent le firmament, s'écroulent, avant qu'il ne cesse de faire le bien sur la terre. » — Les paroles de l'éloquent religieux produisirent un effet merveilleux. Elles nous semblèrent inspirées du Ciel et renfermer un sens prophétique; car elles se sont vérifiées et continuent encore de se vérifier d'une manière étonnante.

L'édifice sacré s'élevait déjà à quelques mètres au-dessus de la terre, quand Dom Bosco s'aperçut que ses finances étaient presque épuisées. Avec l'aide de quelques personnes charitables, il avait recueilli 35 mille fr. mais ces 35 mille fr. s'étaient fondus comme la neige sous les rayons du soleil. On fut obligé de recourir à la charité publique. L'Evêque de Biella, Mgr. Pierre Losanna, réfléchissant que le nouvel édifice et l'institution des Oratoires favorisaient particulièrement les jeunes maçons de son Diocèse, résidant à Turin

la plus grande partie de l'année, invita ses Curés à y concourir de leurs propres deniers. A cet effet il leur adressa la circulaire suivante :

MONSIEUR LE CURÉ,

L'estimable et pieux Prêtre, Dom Bosco, animé d'une charité vraiment apostolique, prit sur lui de recueillir, les jours de fête, à Turin, tous les jeunes gens qu'il rencontrait, abandonnés et déséminés sur les places et dans les rues, qui forment ce long et populeux quartier situé entre le Borgo Dora et le Martinetto, et de les retenir près de sa personne dans un lieu approprié à l'usage qu'il avait en vue, à savoir : procurer à ces jeunes gens des divertissements honnêtes, l'instruction et une éducation religieuse. Les saintes industries qu'il a employées pour atteindre ce but lui ont si bien réussi, que la Chapelle est aujourd'hui trop étroite; sur les six cents jeunes gens et plus qui y accourent déjà, c'est à peine si elle peut en contenir un tiers. Pressé du désir de faire le plus de bien possible, sans se laisser effrayer par les difficultés, il se dispose à construire une Eglise qui corresponde aux besoins de son charitable dessein, et pour cela il s'adresse à la charité des fidèles catholiques, afin qu'ils lui fournissent les moyens de faire face aux dépenses nécessaires pour mener à bonne fin sa pieuse entreprise. C'est avec une particulière confiance qu'il recourt à cette Province et à ce Diocèse par mon intermédiaire, attendu que sur les six cents et plus qui se réunissent autour de lui et fréquentent son Oratoire, plus d'un tiers (plus de 200) sont des jeunes gens de Biella, dont plusieurs sont logés dans sa propre maison, a qui il fournit gratuitement la nourriture et le vêtement, afin qu'ils puissent apprendre une profession. Ce n'est pas la charité seulement, mais la justice qui nous fait un devoir de répondre à cet appel; c'est pourquoi, je vous prie, Monsieur le Curé, de bien instruire vos paroissiens sur cet intéressant objet, de recourir à la générosité des riches, et de choisir le jour de fête qui vous paraîtra le plus convenable pour faire, dans l'église, une quête à cet effet, dont le produit sera transmis immédiatement et d'une manière sûre, à notre Secrétariat, avec le chiffre de la somme sur l'enveloppe, et le lieu de sa provenance.

» Alors que les enfants de ténèbres s'efforcent d'ouvrir un temple pour y enseigner l'erreur au préjudice de leurs frères (1), les enfants de lumière hésiteront-ils à ouvrir une Eglise, où l'on enseigne la vérité dans l'intérêt de leur salut, celui de leurs frères et surtout de leurs compatriotes?

» Dans la ferme espérance de pouvoir bientôt, au moyen des offrandes qui nous parviendront, offrir un puissant secours à la louable entreprise de l'homme de Dieu, et en même temps, un témoignage public de la piété éclairée et recon-

(1) Mgr. fait allusion au temple que les protestants faisaient construire sur le cours Victor-Emmanuel, près duquel s'élève aujourd'hui notre Eglise de St. Jean l'Evangéliste.

naissante de mes Diocésains pour une œuvre si sainte, si utile, et même si nécessaire dans les temps où nous vivons, je profite de cette occasion, Monsieur le Curé, pour vous renouveler l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Biella, le 13 septembre 1851.

† JEAN-PIERRE, *Evêque.* »

Cet appel nous procura la somme de mille francs; mais ce n'était que quelques gouttes d'eau tombées sur un terrain desséché; dès lors la nécessité de recourir à un autre moyen. Ce fut alors que, pour la première fois, Dom Bosco conçut l'idée d'une loterie, que Mr. l'Intendant Général autorisa par son décret du 9 décembre 1851. Une Commission fut nommée dans le but de l'encourager et de la favoriser; elle était composée de dames et de messieurs les plus recommandables, et de tous côtés on sollicita des dons. Le Souverain Pontife Pie IX, Sa Majesté le Roi Victor-Emmanuel, la Reine-mère Marie-Thérèse, la Reine Adélaïde, le Duc et la Duchesse de Gènes, en général toute la Cour et la noblesse de Turin se signalèrent en cette circonstance par leurs largesses. Le Gouvernement lui-même, pour favoriser la pieuse entreprise, nous dispensa de tous les frais de poste, soit pour les lettres et les plis, soit pour l'envoi et la réception des dons et des billets. On réunit jusqu'à 3251 objets, qui furent déposés et exposés publiquement dans une vaste salle, que le Conseil Municipal voulut bien mettre à notre disposition, et qui se trouvait située derrière l'Eglise de Saint Dominique. Vu leur importance, on fut autorisé à émettre cent mille billets, à un franc l'un. On en envoya en conséquence dans toutes les principales villes de l'Etat, et l'empressement avec lequel prêtres et laïques concoururent à cette œuvre charitable, était vraiment touchant; c'était à qui placerait le plus de billets près de ses amis et de ses connaissances, heureux ensuite d'en envoyer le prix à Dom Bosco. Dans cette immense diffusion, un grand nombre de billets s'égarèrent, et l'on ne retira que soixante et quatorze mille francs; somme assez considérable néanmoins, mais que Dom Bosco, dans sa générosité, voulut partager avec la Petite-Maison de la Divine Providence, appelée communément le pieux Institut du Cottolengo. A cette époque, le dit Institut était déjà dirigé par un homme dont le nom a été cité plusieurs fois dans cette histoire, homme d'une vertu éminente, Mr. le Chanoine Louis Anglésio, dont la mort, arrivée dans ces derniers temps, a jeté dans le deuil toute la ville de Turin.

Il semble que la Bonté divine ait eu pour agréable ce partage que fit Dom Bosco des fruits qu'il avait recueillis de la charité publique; car il en fut généreusement récompensé, et voici comment.

Un mois environ avant la solennité de la pose de la pierre fondamentale, Dom Bosco avait déposé au pied du trône de Victor-Emmanuel une supplique dans laquelle il lui rappelait, avec les

sentiments de la plus vive reconnaissance, sa souveraine bienveillance pour les jeunes gens de l'Oratoire, lui parlait de la construction de la nouvelle Eglise, le pria d'honorer de sa royale présence la cérémonie de la bénédiction, et de poser lui-même la première pierre; dans le cas où la chose lui serait impossible, il suppliait Sa Majesté de vouloir bien, en suivant comme il l'avait fait jusqu'alors, les glorieuses traces de son auguste Père, continuer à notre Oratoire son appui souverain. Peu de temps après, Dom Bosco recevait de la Secrétaire d'Etat la lettre suivante, et avant que l'Eglise ne fût terminée, une généreuse subvention de dix mille francs avec d'autres offrandes qui lui arrivèrent en temps opportun.

Turin, 5 juillet 1851.

Monsieur et respectable Abbé,

« Son Excellence, Mr. le Duc Pasqua, Préfet du Palais Royal, à qui ce Département a dû transmettre, pour raison de compétence, le recours que vous lui aviez présenté, a, par sa relation du 25 du mois dernier, notifié que, ayant soumis à l'examen du Roi les instances faites par vous, Sa Majesté voit avec une vraie satisfaction la détermination que vous avez prise, conjointement avec d'autres personnes pieuses, de recueillir les jeunes gens dans l'Oratoire établi dans le but de leur donner une éducation morale et religieuse.

Désireux de favoriser l'exécution de cette entreprise, et ne pouvant, vu ses nombreuses occupations, intervenir à la pose de la pierre fondamentale de la nouvelle Eglise en voie de construction, Elle a bien voulu, dès aujourd'hui, vous donner une preuve de sa Royale générosité, en manifestant l'intention de concourir en quelque manière à une œuvre si louable, quand le temps en sera venu.

C'est pour moi un devoir bien doux, Monsieur l'Abbé, de vous faire connaître les dispositions favorables manifestées par Sa Majesté à l'égard d'une institution si recommandable par le but auquel elle tend, et ne pouvant m'empêcher de joindre un tribut particulier d'éloges pour le zèle avec lequel vous la dirigez, je profite de l'heureuse occasion, qui m'est offerte, pour me déclarer avec les sentiments de la plus haute estime,

Votre très-dévoué Serviteur

Pour le Ministre

Le premier Officier DEANDREIS. »

DÉMONSTRATIONS D'AMOUR

sur le sépulcre de PIE IX.

Dès le 4 Novembre 1870, l'intrépide *Osservatore Romano* écrivait ce qui suit: « Nous nous rendîmes dans la basilique de S. Laurent, et nous allâmes visiter le lieu, où devra s'élever la

tombe du regretté Souverain Pontife Pio IX. La niche, les murs sont encore tout couverts de guirlandes, de couronnes, de souvenirs et d'inscriptions faites au crayon, mais si tendres, si pieuses et si affectueuses qu'elles arrachent des larmes. Sur ces couronnes, dans ces paroles, il y a toute une épopée d'amour, de religion, de tristesse et de chers souvenirs; il y a toute une histoire de gratitude, de regret et de vénération impossible à définir.» Ainsi s'exprimait le journal de Rome.

Depuis lors, ces marques de vénération n'ont pas cessé. Nous voulons rapporter ici quelques-unes de ces inscriptions pour l'édification de nos Coopérateurs et Coopératrices. Voici donc parmi un grand nombre d'autres, quelques-unes de celles, qu'on lisait sur les murs du lieu, destiné à devenir le sépulcre du grand Pontife, avant même que sa vénérable déponille y eût été transportée.

— Pio IX, protégé, du haut du Ciel ton dévot serviteur et fils G. A.

— Nous aussi, une fervente prière à l'immortel Pio IX (*Suivent 5 Signatures*).

— O grand Pie, prie pour A. Chiesa.

— Pie IX, prie pour C. M.

— Pie IX, prie pour moi qui suis orpheline (*Maria Petruccelli*).

— O Pio IX, prie pour nous sourdes-muettes, (*Suivent 6 Signatures*). — Et aussi pour moi sourde-muette, Assunta Dinidi.

— Au martyr Pie IX, un tribut de piété filiale (*Un prêtre Dalmate*).

— Pie IX, ange de paix, prie pour moi pécheur.

— O Pie IX, toi qui vois mes désirs, prie afin qu'ils soient couronnés.

— A Pio IX le grand, non des suffrages mais des hommages (*Un Zouave Pontifical*).

— Saint Pie IX, prie pour moi G. C. qui ai une si grande confiance en toi.

— O immortel Pie IX, un regard, du haut du Ciel, sur moi et sur mes pauvres, que tu as tant aimés sur la terre.

— Pie IX, grand Pontife, prodige de paix et d'amour, jette un regard sur nous qui souffrons; accepte le don de la veuve, mais don d'amour dans la pauvreté (*7 fév. 1879*).

— Mon Pie IX, prie pour moi et pour ma famille (*Adelaïde*).

— O Pie IX le grand, prie pour nous, tes fils.

— O saint Pontife, prie pour toute ma famille.

— Immortel Pie IX, âme grande, prie pour moi et pour ma nombreuse famille (*24 juin 1879. D. V*).

— O Saint Pie IX, je te recommande mon âme pendant la vie et après la mort! Ah! toi qui le peux, du haut du ciel, bénis tes enfants.

— Trarapini Stella se recommande à Pie IX pour qu'elle puisse l'imiter. Bénis-moi et ne m'abandonne pas dans le chemin de ma vie conjugale, ainsi que Joseph, mon époux bien-aimé.

— O Pie IX, l'angélique et le saint, prie pour moi, Luigi Allegri (*8 Septembre 1879*).

— Pie IX, prie pour notre communauté (*Pesci Teresa*).

— Gloire à l'immortel Pie IX, saint, grand, magnanime (*Les Cleres de l'Archibasilique pa-*

triarcale de Labran demandent la sainte bénédiction).

— Aux prières de l'immortel Pie IX, Luigi Cremonesi et Alessandro Chiesa se recommandent humblement.

— Cher Père, prie pour moi, pauvre orpheline (*Maria Andenna*).

— O Pie neuf, qui as fait parler de toi dans le monde entier, prie pour Luigi Albino, qui eut la grâce de te baiser la main le 15 septembre 1877, et qui vient maintenant pour vénérer ta mémoire (*19 octobre 1879*).

— O saint Pie IX, Léon XIII, ton successeur, est digne de toi.

— Au plus grand des Pontifes, à l'invincible et à l'angélique Pie, les familles Lancelotti, Mariani, Desideri et Ferraguti se recommandent.

— Pie IX très-clément, prie pour celui qui t'aime tant.

— O Pie, salut des peuples, prie pour celui que tu as laissé dans cette vallée, et qui se rappelle combien tu fus grand dans tes œuvres (*Tizzoni Angelo*).

— Gran Saint Pie IX, prie pour ceux qui t'ont tant aimé pendant la vie, et qui te vénèrent après ta mort.

Quoique nos Coopérateurs et nos Coopératrices n'aient pas la facilité de manifester, de cette façon, leurs sentiments sur la tombe du grand Pie, ils doivent néanmoins s'estimer heureux de pouvoir aujourd'hui concourir bien plus efficacement à rendre son nom glorieux, en prenant part à la construction de l'Église du Sacré-Cœur de Jésus, à Rome, laquelle est destinée à perpétuer sa mémoire. Les inscriptions que nous avons reproduites, bien qu'elles soient belles et affectueuses, coûtent peu; d'un autre côté, il n'y a pas de doute que le temps finira par les effacer; mais les pierres, les briques, les marbres, que nos aumônes procureront pour l'érection de l'édifice sacré, dureront les siècles, et resteront là comme un témoignage de la sincérité de notre dévotion envers le Sacré-Cœur de Jésus, et de notre amour vrai au grand Pie IX.

LA FÊTE DE S^t-BASILE

et l'Archevêque de Messine à Randazzo.

BIEN CHER PÈRE,

La fête de S^t-Basile, célébrée le 26 juin avec l'intervention de Sa Grandeur, Mgr Joseph Guarino, Archevêque de Messine, reçut un tel éclat, cette année-ci, qu'elle éclipsa toutes celles qui ont eu lieu jusqu'ici à Randazzo. L'Archevêque arriva le vendredi soir, fête de S^t-Jean, accompagné de son Vicaire Général, Mgr Basile, de son Secrétaire, de son Maître de cérémonies, et de son domestique. Il fut reçu par le Clergé, par les représentants du Conseil Municipal, et par une foule de peuple, qui se tenait pressée à l'entrée du Collège. Les jeunes gens, en uniforme et ran-

gés sur deux files sous le vaste portique, orné de draperies, de bannières et d'inscriptions, reçurent sa bénédiction, chantèrent une cantate, et l'un d'eux, monté sur une petite éminence, lui lut un discours pour lui souhaiter la bienvenue.

Le samedi matin, Sa Grandeur reçut les hommages des autorités, du Clergé de la ville, et de diverses députations, envoyées des pays environnants, compris dans l'Archidiocèse de Messine. Le soir, les jeunes gens du Collège chantèrent en musique les premières Vêpres de la fête, à l'issue desquelles eut lieu une petite académie, où on lut des compositions écrites en diverses langues, italienne, latine, grecque, française; il y en eut même en dialecte sicilien.

Le dimanche ensuite, la solennité fut extraordinaire. Nos élèves chantèrent la Messe de Saint Michel du célèbre maître De-Vecchi, avec accompagnement de la musique instrumentale de Randazzo; le succès dépassa les espérances. Le soir, Vêpres solennelles, Panégyrique et Bénédiction. L'église était comble, et les fideles, par leur tenue modeste et recueillie, offraient un spectacle des plus édifiants. Après les vêpres, Monseigneur monta sur le trône qui lui avait été préparé, et assisté de deux chanoines mitrés, récita le panégyrique du Saint. La voix sonore, le maintien majestueux, la noblesse des pensées, la chaleur des expressions, la doctrine et la sainteté de l'orateur, la foule des fidèles, tout en un mot concourait à impressionner les auditeurs, et à exciter dans leur âme une émotion profonde et ineffable. L'orateur débuta par quelques réflexions sur Saint Vincent de Paul et St-François de Sales, et par une admirable analogie des temps et des lieux, il montra que ces deux grands hommes revivent aujourd'hui. « L'homme de la Providence, le boulevard de l'hérésie, le sauveur de la société a reparu parmi nous...; car l'Eglise catholique ne manque jamais de faire germer et mûrir les grands hommes, selon les besoins des temps. » Il parla aussi du Collège de Randazzo, mais ici je me tais confus et humilié. Après les fonctions religieuses, on représenta le drame de St-Alexis, mais bien différent de celui qu'écrivit le Cardinal Wiseman. Les spectateurs n'étaient pas moins de quatre cents, et les jeunes gens qui y prirent part, reçurent les plus vifs applaudissements, autant pour leurs chants que pour l'exécution du drame.

Le lundi fut un jour passé tout entier en famille. Sa Grandeur, après avoir visité les écoles des jeunes filles de Randazzo, voulut passer le reste de la journée au milieu des nos élèves. Combien vous auriez été ému, si vous aviez pu voir cet illustre Prélat, honneur et gloire de l'Eglise de Messine, entouré d'une centaine d'enfants qui, désireux de s'approcher de sa personne, et de jouir de son contact, par une innocente indiscretion, le poussaient, le heurtaient; ceux-ci lui prenaient le bras, ceux-là le tiraient par sa soutane, et Monseigneur souriait, et il les caressait. Nous avions bien envie quelquefois, à l'exemple de St-Pierre, d'éloigner les enfants, mais craignant que Monseigneur ne nous adressât la

réponse que le Sauveur fit à l'Apôtre, nous laissons faire. L'Archevêque eut une parole pour tous, et distribua à chacun une médaille bénite par le Saint Père.

Le soir, lorsque tous les enfants se furent retirés dans leurs dortoirs, Sa Grandeur tint une conférence aux prêtres et à nos clercs. Il nous parla pendant trois quarts d'heure des devoirs du prêtre et du religieux, des besoins de l'Eglise, de la difficulté des temps et de la nécessité de travailler sans relâche à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Ses paroles, empreintes de l'esprit et de la charité évangélique, resteront profondément gravées dans nos cœurs, pour notre consolation et notre enseignement.

Mardi matin, 28 juin, Monseigneur retournait à Messine, nous laissant son cœur et emportant le nôtre avec lui. J'eus l'honneur de l'accompagner jusqu'à la station de Piédimonte, et là, de recevoir son dernier embrassement.

Je n'ajoute pas autre chose, parce que les paroles me manquent pour exprimer ce que je sens. Le souvenir de ces fêtes ne s'effacera plus jamais de nos cœurs. Il durera autant que notre gratitude pour l'illustre et saint Archevêque, pour l'aimable Vicaire Général, Mgr Basile, et pour tous les autres Prélats qui accompagnèrent Sa Grandeur.

Que Dieu veuille bien les en récompenser par sa sainte grâce, et nous aider nous-mêmes à correspondre à tant de bienveillance de leur part.

Tels sont, cher Père, les faits et gestes de vos enfants de Randazzo. Bénissez-nous tous, et priez pour nous.

Randazzo, 3 juillet 1881.

Votre très-affectionné en J. C.
PIERRE GUIDAZIO Prêtre.

LA BIENVENUE À L'ARCHEVÊQUE pour sa première visite au Collège de Randazzo.

MONSEIGNEUR,

Permettez que, dans ce moment où nos cœurs se sentent inondés de la plus douce joie, je me fasse l'interprète de la commune allégresse, et qu'au nom de tous, je vous exprime les sentiments de notre sincère et filiale gratitude.

Votre Grandeur, en honorant notre Collège de sa présence, nous donne une preuve évidente de sa paternelle bonté, et nous enseigne, en même temps, que l'élévation du rang et la noblesse du caractère ne vont jamais séparées de la bonté du cœur et de la simplicité des manières, mais que l'une tire de l'autre mérite et splendeur.

Digne ministre de Celui qui aime les enfants au point de déclarer que le royaume des cieux est fait pour ceux qui leur ressemblent, Votre Grandeur n'a pas dédaigné de descendre des hautes sphères, où son mérite et sa vertu l'ont placé, pour s'abaisser jusqu'à notre petitesse, s'exposant aux désagréments d'un long voyage, et venant

comme un père au milieu de ses enfants, répandre sur eux la joie et la bénédiction.

Oh ! soyez donc le bienvenu, Monseigneur ; nous ne cesserons de rendre grâces à Dieu pour nous avoir ménagé une si grande faveur ; tous nos efforts tendront à correspondre, en tout temps, à votre paternelle bienveillance, et à nous montrer toujours de plus en plus, vos dignes enfants, en pratiquant la vertu et en craignant Dieu.

L'ARCHEVÊQUE À DOM BOSCO.

Mgr l'Archevêque de Messine mettait le comble à sa bonté envers les Salésiens, en adressant à Dom Bosco la lettre suivante.

TRÈS-HONORABLE MONSIEUR,

Aucune invitation ne pouvait m'être plus agréable que celle qui me fut faite par vos chers enfants, l'invitation de célébrer la fête de St-Basile dans le Collège de Randazzo. Je l'acceptai le grand cœur, et je suis ici depuis vendredi.

Je ne saurais me décider à laisser mes bien-aimés Salésiens, sans exprimer à leur vénéré Père, les sentiments de ma vive émotion. Je laisse ici mon cœur ; c'est tout ce que je puis vous dire. Ma plume est impuissante à rendre la vivacité de mes sentiments. Vous qui connaissez si bien l'affectueuse et délicate courtoisie de vos enfants, sur lesquels se reflète la bonté du Père, vous saurez aisément vous faire une idée de ma confusion, en me voyant l'objet de tant d'égards et de tant d'affection.

Que vous dirai-je ensuite du bien qu'ils font ? Oh ! que le Seigneur bénisse le Père et les enfants, et qu'il les rende aussi nombreux que les rains de sable sur le rivage de la mer, pour être éteints entièrement par leur vertu, leur activité incessante et leur science l'iniquité moderne.

Laissez-moi vous dire encore, que tout ce que j'ai vu et entendu, a excité en moi le plus vif désir de les avoir à Messine. Comme je serais heureux ! Et à ce propos, je ne vous dirai que ceci : pour jouir de l'inappréciable avantage que je connois, que voulez-vous que je fasse pour vos enfants ?

Je ne puis continuer cette lettre ; la joie et le bonheur inondent mon cœur.

Je termine donc en vous priant de me bénir, et de bénir mon Diocèse, et il m'est doux de me éclarer

De Votre Révérence

Le très-humble serviteur

† JOSEPH GUARINO Archevêque.

UNE SINGULIÈRE AUMÔNE DU P. BRIDAINE.

Ce saint et célèbre missionnaire, qui mourut en 1767, âgé de soixante-six ans, après avoir fait cent cinquante-six missions, avait vécu tou-

jours pauvre, parcequ'il donnait tout aux malheureux. Un soir, il arriva tout harassé de fatigue à la porte d'un presbytère de village et demanda l'hospitalité au curé, lequel n'ayant qu'un lit le lui fit partager.

Le P. Bridaine se leva de très-bonne heure, selon sa coutume, pour aller prier à l'église.

En sortant du presbytère, il trouva un pauvre mendiant qui lui demanda l'aumône.

« Hélas ! mon ami, je n'ai pas le sou, » répond le digne prêtre en fouillant cependant au fond de sa poche, où il fut très-surpris de trouver quelque chose, car il n'y avait rien laissé. Il en retire un rouleau de quatre écus, crie miracle, donne tout au mendiant et va remercier Dieu.

Au bout d'un instant, le curé arrive à l'église et dit au P. Bridaine : « Rendez-moi ma soutane, que vous avez prise pour la vôtre. »

Le bon Père, dans l'obscurité, avait endossé la soutane du curé pour la sienne ; mais, hélas ! les quatre écus, qui étaient l'unique trésor du pauvre curé, avaient disparu.

MALHEUREUX ENFANT ! (1)

Je me rappellerai toute ma vie le fait terrible que je vais vous raconter.

Un enfant, charmant à tous les points de vue, s'était préparé avec foi et piété, à sa première Communion : il se montrait bon, docile, doux. Le désir de se donner à Dieu éclot dans cette jeune âme, à cette heure où la lumière de la vérité remplit son esprit, où le feu sacré du dévouement envahit son cœur. C'est un élève de choix de ces bons « chers frères, » si publiquement et unanimement estimés du peuple. Tant qu'il a le cœur pur, l'enfant aspire à se donner à Dieu, comme le lys immaculé tend sa coupe blanche vers le ciel.

Celui-ci, quoique simple fils d'ouvrier, convoite l'honneur d'entrer dans les rangs de cette milice admirable des Frères des Ecoles chrétiennes. Mais le père et la mère, plus attachés à l'avenir temporel de l'enfant qu'à son bonheur éternel, s'opposent énergiquement à ses nobles desseins. Ils s'appliquent même à détourner de sa voie de salut—l'enfant infortuné, et lui refuse la permission de se faire inscrire à la *Persévérance*. Au lieu d'un état de sacrifice et d'obscur dévouement, ils lui présentent les plaisirs et les jouissances de la vie, et lui laissent les moyens de se livrer au désordre.

Que devient ce pauvre enfant ? Il est bientôt perverti, et n'ayant pas voulu en faire « un dévot » on en a fait un coupable !... A cinq ans de là, le malheureux, associé à des cœurs perdus, trempe ses mains dans le sang de ses semblables, et épouvante par ses crimes le pays qui l'a vu naître.

Ainsi celui qui peut-être eût été l'honneur de

(1) Extrait des *mystères de la persévérance*, à Paris par M. l'abbé Delmas.

sa famille, la gloire d'un corps religieux, le voici, avant l'âge d'homme, rangé parmi les scélérats les plus insignes, écrasant sous le poids de son ignominie les auteurs de ses jours, et devenu un sujet d'horreur et d'exécration pour ses concitoyens !

Enfermé dans la prison, jugé et condamné à mort, il ne fut pas abandonné du prêtre qui l'avait dirigé vers la Table sainte, et on lira avec édification la lettre par laquelle son ancien directeur rend compte de son entrevue avec le criminel homicide.

« 10 septembre 1879

« *Mon bien cher Confrère.*

« Comme vous, j'ai rencontré bien des difficultés pour voir le malheureux jeune homme que nous avons préparé ensemble à la première Communion. Je n'ai pu lui parler que deux fois, et cela à travers deux grilles de fer. Il était impossible de causer un peu intimement. Pourrai-je le voir de plus près ? Je ne sais encore, car c'est très difficile. — Cependant, sur un avis qu'on m'a donné, je compte retourner à la Roquette, avant la fin de cette semaine...

« Mes souvenirs sur ce malheureux égaré concordent avec les vôtres; c'était un enfant qui paraissait *très-doux* et *très-docile*. Je ne crois pas que ses camarades puissent rendre mauvais témoignage de lui, pour le temps où il suivait le catéchisme et l'école; il m'a parlé de plusieurs d'entre eux, et m'a *exprimé le regret* qu'ils fussent au courant de sa triste histoire ! « Prions beaucoup pour cette pauvre brebis perdue. Faisons prier pour elle ! »

Si un enfant qui promettait un avenir honorable, doué de belles qualités et d'une excellente intelligence, est tombé si bas, en si peu d'années, que ne doit-on pas redouter d'enfants moins bien partagés, et élevés dans les écoles sans Dieu ?

BONNES PENSÉES.

Un bon frère brancardier, au retour d'une bataille, était félicité du courage qu'il avait montré en allant ramasser les blessés sous la mitraille. — « Oh ! messieurs, dit-il, qu'est-ce que cela ? c'est bien moins difficile que de faire la classe ! »

Un grand sacrifice nous coûte souvent moins qu'une petite concession, il signale une misère morale que nous subissons tous. Le chemin du ciel, pour la plupart, est pavé d'une mosaïque faite de devoirs obscurs et d'humbles sacrifices. Les petits dévouements, les petites souffrances sont la monnaie du martyr, et, par nature, nous sommes encore plus avares de cette monnaie que de la pièce. Qui n'a senti cela ?

On sait que, pendant la Révolution, le tutoiement était en France obligatoire et universel. Dans les premières années de la Restauration, M. de Bonald fit cette remarque, qui n'a pas cessé d'être actuelle : « Le tutoiement s'est retranché dans la famille; et après avoir tutoyé tout le monde, on ne tutoie plus maintenant que père et mère. Cet usage met toute la maison à l'aise; il dispense les parents d'autorité, et les enfants de respect. »

L'homme en santé et plein de force qui fait un bel acte en l'honneur de Dieu, honore Dieu et est content de soi-même; c'est bien. — L'homme malade ou impuissant qui offre à Dieu un simple et inutile désir, honore Dieu comme s'il faisait l'acte lui-même, et en plus il est mécontent de soi-même; c'est mieux.

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toutes quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'il récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en quel que endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois d'Octobre.

1. La Bienheureuse Louise de Savoie.
2. Solennité du saint Rosaire.
3. Les saints Anges Gardiens.
4. Saint François d'Assise.
8. Sainte Brigitte.
9. Maternité de Marie.
16. Pureté de Marie.
19. Saint Pierre d'Alcantara,
23. Saint Jean de Capistrano.
28. Les saints Apôtres Simon et Judo.